Lutte contre le Sida

Les perdus de vue, à la fois un danger et facteur de propagation de la maladie

R.H.A
Libreville/Gabon

DEPUIS la création des centres de Prise en charge (Pec) du VIH en 2001, le nombre de personnes inscrites est de 59 567 à ce jour. De ces malades, une catégorie est extraite : les Personnes perdues de vue (PDV), qui avoisinent les 18 000 de nos jours. Il s'agit des personnes ayant, pour une raison ou une autre, interrompu le suivi médical ou qui ont choisi de disparaître, aussitôt leur statut sérologique connu.

Il semblerait que ce groupe de personnes soit la principale cause de l'augmentation effrénée de nouvelles contaminations au VIH.

Ces PDV sont considérées comme dangereuses, parce qu'elles entretiennent l'évolution de ce virus à la fois dans leurs propres organismes que dans ceux de leurs partenaires, fidèles ou occasionnels.

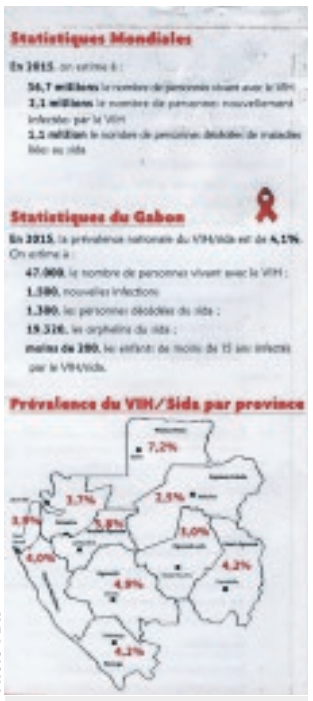
Plusieurs raisons amènent souvent les personnes à abandonner leur suivi médical. Pour le patient, la première difficulté arrive avec l'annonce de la maladie, qui bouleverse complètement sa vie. Symboliquement, il faut dire que la maladie et ses contraintes médicales s'intègrent brutalement dans la vie de ces personnes, puisque formulées comme autant de nouvelles normes auxquelles il faut se conformer et, finalement, autant de difficultés qui se rajoutent à celles préexistantes.

À ce stade déjà, les personnes vivant avec le VIH (PVVIH) doivent ainsi composer avec un ensemble de réalités contraignantes. Dans un contexte de stigmatisation, la majorité des PVVIH structurent donc leur quotidien autour du maintien de ce statut comme un secret. Dès lors, elles développent des stratégies pour conformer le milieu de vie à ce nouvel état.

Ces PVVIH trouvent ainsi des raisons pour ne pas se rendre au centre de prise en charge et poursuivre le traitement. C'est à partir de ce moment-là qu'intervient l'arrêt du suivi médical.

Photo : R.H.A

Dr Raïssa Okouyi Ndong Assapi, directeur du Plist.



Statistiques Mondiales

En 2015, on estime à :

36,7 millions le nombre de personnes vivant avec le VIH

2,1 millions le nombre de personnes nouvellement infectées par le VIH

1,1 million le nombre de personnes décédées de maladies liées au sida

Statistiques du Gabon

En 2015, la prévalence nationale du VIH/sida est de 4,1%.

On estime à :

47 000, le nombre de personnes vivant avec le VIH ;

1 300, nouvelles infections

1 300, les personnes décédées du sida ;

19 320, les orphelins du sida ;

moins de 200, les enfants de moins de 15 ans infectés par le VIH/sida.

Prévalence du VIH/Sida par province

Photo : DR

Tableau statistique du VIH au Gabon, au 1er décembre 2016 .

STIGMATISATIONS * Ces interruptions ne résultent ni d'un choix délibéré, ni même d'une décision formelle des individus, d'après certaines d'entre elles. Par contre, elles constituent une réponse à un ensemble de contraintes.

Selon le directeur du Programme de lutte contre les infections transmissibles (Plist), Dr Inès Raïssa Okouyi Ndong Assapi, les populations, en général, sont coupables, car chaque jour, *« les PVVIH sont stigmatisées à travers le langage, le regard et les interprétations des gens. Ce sont ces nombreuses raisons qui font que ces personnes se cachent et refusent de parler de ça ouvertement. Il y a aussi le personnel médical qui diffuse le secret médical, ce qui est strictement interdit. Ce qui fait que plusieurs personnes disent : "ah moi !je connais une personne au Plist, je ne peux pas aller là-bas, sinon ils vont dire aux gens, surtout à ma femme ou mes enfants que je suis malade. Ce qui fait que même quand la personne est convaincue qu'elle doit se faire suivre ou qu'elle souffre, elle a du mal à fréquenter les centres. Il arrive que certains, après qu'ils ont été conduits dans les structures sanitaires quand leurs cas sont alarmants, disparaissent encore»*, a-t-elle raconté.

Pourtant, interrompre son traitement n'est pas sans conséquences. Les personnes qui le font devraient savoir que l'arrêt du traitement favorise la multiplication du virus et, donc, l'affaiblissement de l'organisme. Dr Okouyi sonne l'alerte en disant : *« lorsque vous abandonnez le traitement, vous donnez la possibilité au microbe de prendre de l'ampleur sur vous et vous détruire. Et quand il détruit une deuxième fois, en général, c'est difficile de récupérer.»*

Il faut aussi redouter la contamination d'une autre personne à ce stade de la maladie. *« Si tu te fais contaminer par une personne qui est sous traitement de deuxième ou troisième ligne, c'est-à-dire Sida 2 ou 3, tu deviens immédiatement, au même stade de la maladie que lui. C'est-à-dire que lorsque tu viendras à l'hôpital, on va essayer de t'administrer un traitement de première ligne. Mais comme ce virus qui est en toi connaît déjà cette combinaison, il ne peut pas être neutralisé»*, ajoute le médecin.

Les personnes atteintes de Sida 2 sont un peu plus de 3 000, soit 10% du nombre de malades. Ceux du sida 3 sont déjà près de 100 ! A ces stades de la maladie, le risque est davantage élevé. Il faut donc en prendre conscience, exhorte le Dr Okouyi.

Photo : R.H.A

Le Programme de lutte contre les infections sexuellement transmissibles et le VIH/Sida.

Chronique littéraire

Comment se porte la censure ? Très bien, mon commandant !

L'HISTOIRE de la censure pourrait suffire à donner une idée de l'état de santé d'une société ou plus largement d'un pays. Une étude sur elle, menée sur les plans diachronique et synchronique, nous en apprendrait beaucoup sur nous-mêmes, initiateurs ou victimes d'une pratique aussi vieille que le monde.

Tenez, examinons un peu ce qui se passe actuellement aux Etats-Unis. Là-bas, l'association des bibliothécaires, l'ALA (American library association), la plus importante et la plus vieille association de bibliothèques du monde, a publié il y a peu le bilan des livres qui ont suscité le plus de demandes de censure en 2016. Précisément, ce classement réunit les ouvrages que l'on a essayé d'interdire ou dont l'accès a été restreint, à travers notamment leur retrait des programmes scolaires ou du centre de documentation d'une école. Pour mener à bien son travail, l'ALA se réfère aux articles de presse et aux signalements qui lui sont directement communiqués.

Cette année donc, la puissante association a identifié 323 cas de censure ! Ce qui est intéressant à relever dans ce bilan, c'est la nature du genre littéraire placée en tête de liste des ouvrages censurés. Il s'agit d'une BD, autrement considérée comme un *"roman graphique"*, intitulée "*Cet été-là*". Sous la double signature des cousines Mariko Tamaki et Jillian Tamaki, ce livre fut publié en France en 2014 aux éditions Rue de Sèvres. Dans la foulée, un prix prestigieux, le Eisner Award, est venu saluer le talent des deux auteures.

Mais voilà, "*Cet été-là*" choque beaucoup de monde. Ces contempteurs lui reprochent nombre de faits. Notamment qu'il « *comporte des personnages LGBT, de la consommation de drogue et du blasphème, et il a été considéré sexuellement explicite en évoquant des thèmes pour adultes*".

Pour les non-initiés, LGBT est le sigle de "*lesbiennes, gays, bisexuels, transgenres"*, autrement dit les personnes non hétérosexuelles. Le comble, d'après les censeurs, est que cette BD met en scène deux filles (13 et 11 ans), tourmentées par les vertiges de l'adolescence...

Quel parent "*normal"* voudrait que son rejeton plonge le nez dans ce genre de livre? va-t-on se demander. A la bonne heure. Personne ne voudrait le pire pour sa progéniture, cela est entendu. Le débat va alors davantage concerner ceux qui se placent du côté des considérations artistiques. Même là encore, disent les critiques les plus acerbes, c'est à voir.

Au nombre des défenseurs de la BD censurée aux Etats-Unis, nous trouvons Amandine Schmitt, journaliste culturelle à "*Bibliobs*". Pour elle, cette BD doit se lire sans a priori, en essayant de se mettre dans la peau d'un préadolescent. Car « *leur différence d'âge - l'une a 13 ans, l'autre 11 - est suffisante pour que leurs préoccupations divergent. Quand Rose s'intéresse à un groupe de jeunes du coin, Windy aime encore jouer. Ce n'est certainement pas le thème de la drogue qu'on retient de ce doux album, mais plutôt la façon dont les jeunes entre deux âges perçoivent les adultes.*»

Consternée par la tournure prise par les événements, Mariko Tamaki, dans une lettre adressée à un directeur d'école qui a retiré la BD des étagères de la bibliothèque de son établissement, a essayé de s'expliquer : « *C'est vrai qu'un livre bien construit peut vous faire ressentir les choses comme si elles vous arrivaient. Mais ces choses ne vous arrivent pas réellement. Vous pouvez lire sur la guerre sans avoir à subir la violence de la guerre. Vous pouvez lire une expérience différente de la vôtre, et avoir l'opportunité de mieux comprendre quelqu'un à qui cela arrive. Vous expérimentez certaines de ces émotions sans en supporter le prix personnel.*»

A censurer quand-même ?

RN